

MARIE NOCENTI



# DIES IRAE



LES LARMES DE SANG

ISEDITION

**Retrouvez toutes nos actualités  
sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com/isedition

Twitter.com/is\_edition

Instagram.com/is\_edition

© 2018 – IS Edition

51 rue du Rouet. 13008 Marseille

[www.is-edition.com](http://www.is-edition.com)

ISBN (Livre) : 978-2-36845-263-9

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-264-6

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty

Directrice d'ouvrage et corrections : Marina Di Pauli

Couverture / illustration(s) : Olivia Pro Design / Deposit photos

Collection « Romans »

Directeur : Harald Bénoliel

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

MARIE NOCENTI

# DIES IRAE

LES LARMES DE SANG

ISEDITION

## RÉSUMÉ

Le 29 décembre 1890, le massacre des Sioux à Wounded Knee marque la fin des guerres indiennes.

De passage dans la région, John Parker va faire une rencontre qui va bouleverser sa vie. Malgré les préjugés, il épouse une Indienne et deux enfants naîtront de cette union heureuse. Mais en cette fin du dix-neuvième siècle, ceux qui osent se mélanger sont encore l'objet de la haine et de l'incompréhension. Leur bonheur bascule brutalement dans l'horreur quand sa femme est retrouvée morte. Ses assassins ne seront jamais retrouvés.

Devenus adultes, la vie des enfants de John sombre à nouveau dans la violence quand le destin met sur leur chemin les meurtriers de leur mère. Déchirés entre deux cultures, rejetés par leurs peuples respectifs, ces jeunes métis, ni blancs ni indiens, vont devoir se battre contre les préjugés pour faire triompher la justice et trouver leur place dans la société.

Bien qu'inspirés en partie de faits réels, les personnages et situations décrits dans cette histoire sont purement fictifs. Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

*À la mémoire de tous ceux qui sont morts pour  
défendre leur liberté et le respect de leurs droits.*

« Une nation n'est pas conquise tant que le cœur de ses femmes n'est pas à terre.

Une fois que c'est fait, peu importent la bravoure de ses guerriers et la force de leurs armes. »

Proverbe cheyenne

Une légère brise agitait les branches et les hautes herbes prises dans un étau de glace. Quelques paillettes de givre s'envolèrent doucement, étincelant tels de minuscules éclats de diamant dans la lumière du matin. Le paysage disparaissait sous une épaisse couche de neige d'une blancheur immaculée qui estompait les contours des environs. De lourds nuages gris s'effiločiaient dans le ciel, emportant au loin la tempête qui avait ravagé la région trois jours durant.

Le jour se levait à peine sur la plaine encore silencieuse, comme figée dans le temps. Les températures négatives ne prêtaient guère à la promenade et rien ni personne ne troublait l'inquiétant silence qui enveloppait les lieux tel un linceul. Bien à l'abri dans leurs tentes, les soldats de garde ne virent ni n'entendirent l'homme approcher du campement. Chaudement vêtu, il progressait avec des raquettes en bois pour ne pas s'enfoncer dans la neige.

Un hennissement craintif lui fit tourner la tête. D'un geste, il rassura son cheval qui attendait un peu plus loin, caché derrière un taillis. Il jeta un coup d'œil inquiet en direction des tentes, mais personne n'en

sortit. En prenant garde de ne pas faire de bruit, il s'avança encore, scrutant le sol avec attention tout en surveillant le campement.

Soudain, son regard accrocha une tache sombre. L'homme s'arrêta, sa respiration formant un panache blanc dans la froideur de l'air. Son cœur s'accéléra et il resta un instant immobile, n'osant s'approcher. Mais son besoin de savoir fut le plus fort. Il s'avança un peu plus et comprit que la tache sombre qu'il avait prise pour un vêtement était en fait du sang. Une large flaque gelée de couleur pourpre entourait le corps en partie recouvert de neige, et seul un bout de couverture qui dépassait indiquait qu'il ne s'agissait pas d'un soldat. Il s'accroupit pour gratter la neige et dut retourner le corps pour voir son visage. Son cœur se serra douloureusement quand il s'aperçut qu'il s'agissait d'une femme. Raidis par le froid, les traits avaient été figés dans une horrible grimace de souffrance, tandis que le torse, pulvérisé par les canons, n'était plus qu'un trou béant.

Pris de haut-le-cœur, l'homme se détourna et vomit à même la neige, souillant sa blancheur immaculée. D'une main tremblante, il ôta son gant pour prendre un mouchoir dans la poche de sa veste et s'essuya la bouche. Haletant, il fixa son regard sur l'horizon jusqu'à ce qu'il se sente à nouveau le courage de regarder le cadavre. Une colère sourde balaya sa nausée, emportant du même coup les doutes qu'il nourrissait sur ce qui s'était réellement passé. La rage tordit son visage naturellement beau et doux devant l'étendue du massacre. La tempête avait enseveli la plupart des corps sous la neige, et il y avait peu de chance de retrouver des survivants. Il remit lentement son gant, déterminé à poursuivre ses recherches.

Il jeta un dernier regard empli de compassion sur la femme qui avait péri si brutalement et continua sa progression à travers la prairie sans se préoccuper désormais des gardes. Après tout, il pouvait tout aussi bien faire partie des civils engagés pour retrouver les corps. Son sang se figea dans ses veines quand il aperçut une main qui se dressait dans la neige à quelques pas de lui. Il s'agenouilla et creusa doucement autour

des doigts pour les dégager, dévoilant la peau nue. La main était si fine et délicate qu'il n'osa continuer. Il prit une profonde inspiration avant de tirer fermement sur le bras pour déloger le reste du corps de sa gangue glacée, s'attendant à une certaine résistance. Mais le membre céda brusquement et il bascula à l'arrière. Hébété, il fixa avec dégoût le bras dont l'extrémité déchiquetée était rougie de sang gelé avant de le jeter plus loin. Il crut un instant qu'il allait encore vomir. Son cœur battait la chamade tandis qu'il essayait de comprendre. Quand il eut enfin repris ses esprits, il regarda avec appréhension dans le trou pour tenter d'apercevoir le corps, mais il eut beau creuser, il ne trouva rien d'autre. Il n'y avait que le bras, arraché par la puissance des canons.

L'homme se redressa, encore sous le choc, et regarda autour de lui pour chercher le reste du corps. Non loin de là, il aperçut une forme allongée recouverte de neige et il creusa pour la dégager. Avec une horreur grandissante, il découvrit peu à peu une femme qui, avec le seul bras qui lui restait, serrait contre sa poitrine un bébé enroulé dans une couverture. La pauvre n'avait pas eu la force d'aller plus loin et elle s'était vidée de son sang sur place. L'homme tenta d'imaginer les dernières secondes de son existence, quand elle avait compris qu'elle allait mourir et que son enfant ne survivrait pas. Délicatement, il écarta la laine raidie par le gel et un petit visage apparut, bleui par le froid. Le nourrisson, âgé de quelques semaines, était nu et aucune tache de sang ne maculait son minuscule corps. L'homme étouffa un hoquet avant de rabattre la couverture d'un geste brusque. Ce n'étaient pas les balles de l'ennemi qui l'avaient tué, mais le blizzard et la neige qui avaient balayé la plaine ces trois derniers jours. Combien d'entre eux, blessés ou laissés pour morts, avaient-ils succombé dans le froid glacial ?

L'homme serra les poings et sentit sa colère enfler avec une telle brutalité qu'il en eut le souffle coupé. Comment cela avait-il pu arriver ? Pourquoi une telle fureur destructrice ?

Ces hommes, ces femmes, ces enfants, ces vieillards s'étaient rassemblés pour reprendre espoir, l'espoir de voir le retour du sauveur,

celui qui guiderait leur peuple, appelé par la Ghost Dance<sup>1</sup>. Durant des jours et des nuits, les tambours avaient résonné, tandis que les danseurs restaient éveillés et scandaient leurs chants pour faire revenir les morts parmi les vivants. Il les avait entendus de sa chambre d'hôtel, vibrant comme les battements de cœur d'un animal gigantesque. Cela ne l'avait pas empêché de dormir, bercé par le rythme lancinant des instruments.

L'homme soupira à l'évocation de ces événements. Arrivé à Pine Ridge quelques jours auparavant pour affaires, il avait entendu les tirs résonner dans les plaines et avait compris qu'un malheur était arrivé. Ses craintes avaient été confirmées quand l'armée demanda l'aide des civils pour transporter les cadavres des soldats et des Indiens. Mais la tempête interrompit la macabre procession des chariots et la neige recouvrit le champ du carnage. Face à l'étendue blanche au silence accablant, l'homme prit toute la dimension du massacre. La tuerie aurait pu être évitée si l'armée n'avait pas voulu désarmer le groupe affamé et gelé qui n'avait plus rien d'hostile après des jours de marche dans le froid glacial de l'hiver.

Des centaines de corps jonchaient encore le sol, enfouis sous la neige et pris par le gel. Nul bruit ne venait troubler le silence de l'aube naissante, comme si la nature rendait hommage à ces victimes, étouffant tous les sons pour rendre l'instant encore plus sinistre.

Maintenant, il lui fallait partir, avant que les gardes ne sortent et ne s'aperçoivent de sa présence. Après un dernier regard, il rejoignit silencieusement sa monture et s'éloigna à pied, tirant son cheval qui s'enfonçait profondément dans la neige. Il n'y avait pas de survivant à ramener.

Peu après, il arriva sur la piste où il avait laissé son chariot, caché par des arbustes rabougris par le gel. Il quitta d'abord ses raquettes, attela

---

1. La danse des esprits. Voir le glossaire en fin d'ouvrage.

son cheval, puis grimpa sur le siège conducteur. Mais il ne put se résoudre à partir. Son regard se perdit au-delà des arbres et des buissons, et il songea à tous ces êtres humains fauchés si brutalement.

Une langue chaude et humide sur sa joue le ramena à la réalité. Le chien qui attendait sagement au chaud sous la bâche avait senti la détresse de son maître et le réconfortait à sa manière. L'homme lui sourit tristement et flatta son encolure tout en le serrant contre lui. Le visage plongé dans sa fourrure, il s'imprégna de son odeur animale et bien vivante qui le rasséra un peu.

« Mon brave Blacky, on rentre à la maison. »

Pour toute réponse, le chien lui donna un vigoureux coup de langue et s'installa à ses pieds, les oreilles dressées, ses yeux vifs fixant la piste à l'affût d'un lièvre à pourchasser. S'arrachant à contrecœur à sa contemplation, l'homme prit les rênes et claqua de la langue pour faire avancer son cheval. Il suivit la piste qui rejoignait Pine Ridge, croisant au passage des chariots qui reprenaient leur macabre procession en direction du campement. Sans doute pensèrent-ils qu'il était bien matinal, mais il continua sa route, répondant à leurs saluts sans dire un mot, son visage fermé et son regard sombre n'incitant guère à la discussion.

Cet endroit l'oppressait et il lui tardait de s'éloigner au plus vite de la réserve. Il fit un arrêt au magasin principal pour se ravitailler et acheta suffisamment de provisions pour tenir plusieurs jours. Le froid était mordant, mais il était chaudement vêtu, et il serait à l'abri sous la bâche. Dans le pire des cas, il demanderait à dormir dans une grange. Mais il était hors de question pour lui de s'arrêter en ville. Son besoin de solitude était trop pressant, il ne voulait pas se mêler aux autres et, surtout, il avait besoin de se retrouver seul pour réfléchir. Toujours silencieux, il prit le chemin du retour.

La vision de l'Indienne qui serrait son bébé contre elle pour le protéger et tenter de le sauver dans un geste désespéré ne cessait de le

hanter. Il se sentait encore nauséeux et tout son être en était ébranlé. La mort ne l'effrayait pas, il avait combattu et tué pour se défendre, mais uniquement des hommes. Jamais il n'aurait cru possible qu'on puisse tuer ainsi des femmes et des enfants en leur tirant dans le dos pendant qu'ils tentaient de se mettre à l'abri. Sans parler des vieillards pris dans les tirs et incapables de fuir. Des êtres fragiles, victimes innocentes de la guerre.

La guerre dans les plaines durait depuis plus de trente ans et avait fait de nombreuses victimes de part et d'autre, probablement plusieurs milliers, malgré les nombreux traités signés pour maintenir la paix et faire valoir les droits des Indiens. Ce ne furent pas des batailles rangées entre soldats et guerriers, mais des attaques brutales sur des villages indiens ou des groupes de colons. La plupart des traités ne furent jamais respectés, tant par les blancs que par les Indiens, et des conflits éclatèrent un peu partout. L'implantation de nombreux forts, ainsi que la découverte d'or dans les territoires indiens, attirèrent de nombreux colons gagnés par la fièvre du métal jaune profanant sans aucun scrupule des lieux sacrés de culte comme les Black Hills ou des cimetières amérindiens. De nombreuses tribus entamèrent alors les hostilités, conduisant des raids épars contre des colons et des chercheurs d'or et attaquant les détachements de soldats. Ces Indiens prétendaient que ces traités avaient été signés par une petite minorité de chefs sans le consentement ni l'approbation des autres tribus, que les signataires n'avaient pas compris ce qu'ils signaient, et qu'ils avaient été corrompus par une large distribution de cadeaux.

L'homme ne put s'empêcher de lâcher un éclat de rire ironique. Des cadeaux misérables en échange de terres et d'or. Des couvertures, des armes à feu, des perles de pacotille, et du whisky. Le whisky, le fléau des Indiens.

L'homme se souvenait encore des récits de son père, qui voyageait très souvent pour négocier les ventes de bétail et avait vu tant

d'atrocités. Combien de fois avait-il croisé sur son chemin des charognards qui se délectaient des cadavres humains abandonnés au soleil brûlant des Grandes Plaines ? Il avait traversé de nombreux campements désertés où des corps gisaient sans aucune sépulture, des femmes, des vieillards, des enfants tués par balles au milieu des tipis, mais aussi des colons et des fermiers transpercés de flèches.

L'homme grimaça à l'évocation de ces terribles événements qui l'avaient profondément marqué. À l'époque, il était très jeune, et il ne comprenait pas vraiment les causes et les conséquences de ces violents affrontements. Il se rappelait surtout l'insécurité qui régnait au ranch quand des groupes d'Indiens étaient signalés dans les environs. Mais il gardait plus particulièrement en mémoire le massacre de Sand Creek, en 1864, au cours duquel près de cent cinquante habitants d'un village indien furent tués par la milice du Colorado, ainsi que le massacre de la Washita River, en 1868, où plus de cent Indiens périrent, dont onze chefs de guerre. Les victimes étaient pour la plupart des vieillards, des femmes et des enfants. Il eut un sourire fugitif à l'évocation de la bataille de la Little Big Horn qui permit la victoire des Sioux et des Cheyennes, unis face au septième régiment de cavalerie mené par le lieutenant-colonel Custer, qui trouva la mort à l'issue des combats. Autant de batailles tristement célèbres. Et maintenant, Wounded Knee.

À cette pensée, l'homme fut saisi à la fois d'un sentiment de honte et de culpabilité, se sentant complice malgré lui de cette tragédie. Il ressentit au plus profond de son être une intense colère à l'égard de ses compatriotes, et il se jura de faire tout ce qui était en son pouvoir pour aider les Indiens à retrouver leurs terres et leur honneur. Non pour soulager sa conscience, mais pour leur prouver qu'il existait encore des hommes capables de bonté et d'humanité, sans rien exiger en contrepartie.

Devinant ses états d'âme, le chien lui donna des coups de langue affectueux pour lui rappeler sa présence. L'homme sourit tristement et gratta ses poils rêches entre les oreilles, s'attirant un regard canin béat

d'extase. Les animaux étaient ses meilleurs amis, ils se comprenaient et se respectaient mutuellement. Il puisa du réconfort dans le paysage qui défilait lentement, bercé par le pas tranquille du cheval. La beauté de l'immensité glacée qui l'entourait de toute part apaisa quelque peu ses tourments malgré la bise glaciale qui mordait son visage.

Mais la vision du bébé mort dans les bras de sa mère ne lui laissait aucun répit. Il savait d'ores et déjà que ce souvenir resterait gravé au fer rouge dans son cœur jusqu'à sa mort.

**A** quelques miles de la réserve, Blacky se redressa soudain et sauta sur le siège conducteur en gémissant. Surpris, l'homme arrêta son attelage et suivit du regard la direction qu'indiquait le canidé. Les oreilles dressées, le poil hérissé, le chien paraissait à la fois curieux et inquiet. Ses gémissements alternaient avec des grognements sourds et il s'agitait sur le banc, s'asseyant et se relevant, hésitant sur la conduite à adopter, en proie à une grande confusion.

« Qu'est-ce que tu as senti, mon vieux ? » demanda l'homme en saisissant sa carabine rangée à ses pieds.

Il vérifia qu'elle était bien chargée, puis il descendit prudemment. Le chien bondit à ses pieds et fila hors de la piste en direction d'un bosquet, la truffe au vent, tout en poussant de petits aboiements plaintifs.

« Allons, qu'est-ce qu'il y a ? » s'étonna l'homme, peu coutumier de cet étrange comportement.

Habituellement, son compagnon était d'un tempérament calme et joyeux, et excellent chien de garde de surcroît. Son courage et sa bravoure l'avaient tiré de situations dangereuses à de nombreuses reprises, et il n'avait jamais agi de la sorte. Son attitude n'indiquait pas un danger à proximité, mais il resta néanmoins sur ses gardes et le

suivit en tenant sa carabine prête à tirer. Redoutant un piège, il se retourna plusieurs fois pour vérifier que personne n'arrivait par derrière, mais il était seul au milieu des étendues neigeuses qui masquaient le relief du paysage.

Arrivé en bordure du bosquet, Blacky se mit à aboyer en agitant la queue, puis il s'enfonça dans les branchages et commença à creuser dans la neige à l'aide de ses deux pattes antérieures.

*Il a dû flairer un lièvre, songea son maître.*

En quelques mètres à peine, il fut en nage malgré la température négative. N'ayant pas pensé à chausser ses raquettes, il s'enfonçait jusqu'aux genoux dans la poudreuse et chaque enjambée lui coûtait un effort titanesque. Il fut tenté de faire demi-tour, mais les gémissements de son chien aiguësèrent sa curiosité et il le rejoignit péniblement tout en pestant à haute voix. Cela ne pouvait pas être un lièvre. Peut-être un animal plus gros, comme un chevreuil ou un cerf, blessé. Ou bien...

Des hurlements aigus interrompirent ses réflexions. La peur qui émanait de ces cris indubitablement humains lui donna la chair de poule et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Une puissante montée d'adrénaline lui fit accélérer le pas et il bondit dans la neige pour rejoindre son chien.

Lorsqu'il parvint enfin jusqu'à lui, l'animal se tenait en arrêt, la queue dressée à l'horizontale, le poil hérissé sur l'échine, et il grognait en réponse aux invectives aiguës qui lui parvenaient de la cavité qu'il avait mise à jour. L'homme posa une main rassurante sur son encolure et s'agenouilla à ses côtés pour regarder à l'intérieur. Il poussa un cri de surprise quand une ombre se jeta sur lui et il ne dut sa survie qu'à ses réflexes. Son arme lui échappa des mains et il eut à peine le temps de s'écarter pour éviter la lame étincelante d'un poignard que l'ombre fut à nouveau sur lui. Criant d'une voix hystérique, elle le griffa sauvagement à la joue de sa main libre tandis que de l'autre, elle tentait de le poignarder. Blacky couina de surprise, puis il se mit à aboyer en tournant autour des deux corps qui luttaient, essayant de mordre

l'attaquant. Mais sa mâchoire claqua dans le vide à plusieurs reprises tant l'ombre virevoltait avec rapidité, en rythme avec la lame étincelante, dans un ballet mortel. Le chien aboya de plus belle, frustré de ne pouvoir aider son maître. L'homme résista de toutes ses forces pour tenter de désarmer son adversaire, mais il était plus rapide que lui et d'une agilité surprenante, semblant partout à la fois, aussi insaisissable que le vent. Chaque fois qu'il réussissait à empoigner un bout de vêtement, son assaillant se tortillait et échappait à sa poigne.

Soudain, il cria lorsque des dents se refermèrent sur son cou et, par réflexe, frappa de ses deux poings pour faire lâcher prise. Un glapissement de douleur l'informa que ses coups avaient porté et il se dégagea rapidement pour se mettre hors d'atteinte de son assaillant. En haletant, il se redressa en appui sur ses genoux et regarda la forme couchée dans la neige qui se tenait le visage à deux mains. Effaré, il s'aperçut qu'il s'agissait d'une femme. Ses longs cheveux noirs cachaient son visage, mais il sut à cet instant qu'il s'agissait d'une Indienne.

« Qu'est-ce qui vous a pris de me mordre ? » s'écria-t-il indigné en pressant la morsure qui saignait.

L'Indienne poussa un rugissement de fureur et bondit sur ses pieds pour se jeter à nouveau sur lui, mais il la repoussa d'une violente bourrade, la faisant basculer dans la neige, les quatre fers en l'air. Elle battit frénétiquement des mains et des jambes pour se dégager, mais elle s'enfonça encore plus profondément. Malgré sa douleur, devant le comique de la situation, l'homme se mit à rire, énervant encore plus la jeune femme qui se mit à l'invectiver en sioux tout en se débattant pour se redresser. Pris d'un fou rire, l'homme se laissa tomber dans la neige et la regarda faire, incapable de retrouver son sérieux.

Étonné par sa soudaine hilarité alors qu'il se battait encore quelques secondes auparavant, son chien cessa d'aboyer et vint s'asseoir à côté de lui, ne sachant quelle attitude adopter. Enfin, l'homme se calma et posa ses yeux bleus sur la furie qui avait abandonné la partie et le regardait d'un air furieux en se tenant le nez. C'est alors qu'il réalisa qu'elle saignait et qu'il lui avait probablement cassé le nez. Il se sentit aussitôt

honteux d'avoir frappé une femme, même si elle avait tenté de le tuer. Il se remit debout, levant les bras en signe de paix, puis il s'avança vers elle pour l'aider à se relever. Devant ses deux mains tendues, elle eut un mouvement de recul. Dans la bataille, elle avait perdu son poignard, et elle plia ses doigts comme des griffes d'un air menaçant tout en vociférant dans sa langue.

« Je ne vous veux pas de mal, je veux vous aider, dit-il d'une voix douce en avançant d'un pas. Blacky, va, montre-lui qu'on est des amis. »

Le chien obéit et se mit à avancer en rampant sur le ventre, tout en gémissant doucement. Avec prudence, il approcha son museau des mains tendues prêtes à griffer et les lécha à petits coups de langue. Surprise, l'Indienne retira vivement ses doigts et regarda l'homme d'un air étonné.

- Ami, répéta-t-il.

- Non ! Les blancs sont nos ennemis ! cracha-t-elle en le fusillant du regard.

- Non, je ne suis pas comme les autres. Je suis désolé de ce qui s'est produit.

Sa voix rauque le trahit et l'émotion qu'il avait ressentie en voyant l'Indienne morte avec son bébé le submergea. La douleur dut se lire sur son visage, car l'expression de la jeune femme s'adoucit.

- Désolé, répéta-t-il en lui tendant les mains plus près.

L'Indienne hésita à lui faire confiance. Elle regarda dans la cavité comme pour trouver une réponse à son dilemme puis, finalement, se décida. Sans le quitter du regard, elle prit ses mains en s'agrippant fermement aux poignets et se laissa hisser hors de son trou. Elle se retrouva debout face à lui et dut lever les yeux pour le regarder. L'homme la dominait d'une tête, ce qui était plutôt rare car elle était très grande, et cela la surprit. L'homme approcha sa main pour essayer le sang qui coulait de son nez, mais elle la repoussa d'une claque.

« OK ! OK !! fit-il en levant les mains en signe de reddition. Je voulais simplement voir votre nez. Je crois qu'il est cassé. »

Tout en parlant, il détacha le bandana noir qu'il portait toujours autour du cou et le lui tendit.

« Tenez, essuyez-vous. Il n'est pas très propre, mais c'est tout ce que j'ai à vous proposer. »

La jeune femme le regarda d'un air interrogateur, puis observa le tissu avec méfiance sans oser le toucher. L'homme approcha le foulard de son visage, fit semblant de se presser le nez, et il le lui tendit de nouveau. Une lueur de compréhension illumina ses yeux noirs et elle s'en saisit d'un geste vif pour se l'appliquer en boule sur le visage.

Peu après, un gémissement sourd leur parvint des profondeurs du trou, et Blacky jeta un aboiement bref avant de se faufiler à l'intérieur. L'Indienne poussa un cri de terreur, mais l'homme lui fit signe que tout allait bien.

« Blacky va aider. »

Lorsque son chien ressortit quelques secondes plus tard, sa truffe était maculée de sang. Il geignit en s'asseyant devant son maître, l'air suppliant.

« OK, j'ai compris », soupira l'homme.

À quatre pattes, il se faufila à son tour à l'intérieur, tout en restant prudent. Cette Indienne n'avait pas hésité à se jeter sur lui avec un poignard, et rien ne lui prouvait que l'autre personne blessée ne fût pas armée. Il s'arrêta à quelques centimètres de la forme recroquevillée pour garder une distance de sécurité et attendit pour laisser à ses yeux le temps de s'adapter à la pénombre. Il s'écarta légèrement pour que la clarté du jour éclaire la personne couchée et il croisa le regard fiévreux d'un homme. C'était un Sioux, à peine plus âgé que la femme, et il en conclut naturellement qu'il devait s'agir de son époux. L'Indien le regardait farouchement, prêt à combattre pour défendre chèrement sa vie : d'une main, il pressait son épaule qui saignait abondamment, de l'autre, il tendait un poignard d'un geste dissuasif.

« Je vais vous aider », murmura l'homme en levant les mains pour lui montrer qu'il n'était pas armé.

Il avait laissé sa carabine entre les pattes de son chien, qui veillait sur l'arme au cas où il prendrait l'envie à la femme de s'en emparer. Mais la jeune Indienne regardait anxieusement ce que faisaient les deux hommes et ne se s'intéressa pas à l'arme. Elle ne voulait pas prendre le risque de tirer dans l'obscurité et d'atteindre son compagnon déjà blessé.

L'Indien l'invectiva en sioux, lui signifiant de partir en agitant son arme en direction de la sortie, mais l'homme n'en fut nullement impressionné.

« Si je m'en vais, vous mourrez. Si vous me laissez vous aider, vous vivrez, et votre femme aussi. »

L'Indien secoua la tête et brandit de nouveau son poignard d'un air menaçant, mais il laissa retomber son bras en grognant de douleur. L'homme attendit. Les Sioux étaient un peuple noble et fier, et la mort leur semblait préférable à la reddition. Il devait lui faire comprendre qu'il n'était pas son prisonnier.

« Je suis venu en ami. Je suis désolé pour ce qui s'est passé. C'est terrible, cela n'aurait jamais dû se produire. »

Il s'interrompit, guettant un signe indiquant que l'Indien avait compris ses paroles et, quand ce dernier acquiesça, il continua.

– Nous ne sommes pas tous comme ces soldats. Je respecte la vie. Je respecte cette terre, ainsi que votre peuple, ajouta-t-il en désignant d'un geste l'ouverture nimbée d'une lumière grisâtre.

Après un long silence, l'Indien parla alors d'une voix très rauque.

– Je te crois, homme blanc. Je lis dans tes yeux que tu es différent. Sauve Plume Légère et laisse-moi mourir ici.

– Non, tu viens avec nous.

– Ils vont nous retrouver et nous tuer comme des coyotes. Et toi avec.

– Je prends le risque.

– Pourquoi fais-tu cela ?

– Parce que la vie est sacrée.

Son regard se perdit vers le ciel gris, le temps de songer à tous ces morts qui gisaient dans la neige quelques miles plus loin. Repoussant l'image qui ne cesserait de le hanter, il regarda l'Indien et observa plus attentivement ses traits. Son front était ceint d'un bandeau en cuir maculé de sang qui retenait ses cheveux aussi noirs et longs que sa compagne. Sa joue portait une longue estafilade rougeâtre et enflée, son épaule saignait encore, mais malgré sa blessure qui le faisait visiblement souffrir, il avait un maintien qui inspirait le respect. Il se demanda comment ils avaient pu tenir avec seulement leurs tuniques de cuir et une couverture avec le froid polaire qui régnait depuis quelques jours. Il hocha la tête, impressionné par leur capacité de résistance.

– Tu viens, répéta-t-il d'un ton sans appel.

– Où nous emmènes-tu ?

– Chez moi. Je possède un ranch à quelques miles d'Edgemont.

– C'est loin, je ne tiendrai pas à cheval. Emmène ma sœur.

– J'ai un chariot.

– Je mourrai d'ici le coucher de soleil, déclara l'Indien d'une voix faible, je perds trop de sang.

– Peut-être, peut-être pas. Veux-tu tenter ta chance ?

L'Indien ne répondit pas. Il ferma les yeux quelques secondes, puis les rouvrit brusquement et planta son regard dans le sien avec une telle intensité que l'homme blanc frémit.

– Si je guéris, me laisseras-tu repartir pour venger mon peuple ?

L'homme le regarda, surpris par sa réponse.

– Tu n'es pas mon prisonnier. Tu es libre. Quand tu seras guéri, tu pourras rejoindre les tiens. Ce que tu feras après ne me regarde pas, tant que tu ne t'en prends pas à ma famille.

L'Indien acquiesça en grimaçant.

– Je viens.

– Je vais chercher de quoi te tirer jusqu’au chariot.

Après un dernier regard pour l’homme blessé, il ressortit à reculons et se retrouva nez à nez avec la femme sioux quand il se remit debout. Ils se jaugèrent du regard durant quelques secondes, puis l’homme se détourna et retourna au chariot. Son chien fit mine de le suivre, mais il lui intima l’ordre de rester assis. Tout en marchant dans ses propres traces, il sentit le regard de l’Indienne peser sur son dos et cela le mit mal à l’aise.

Une fois sur la route, il jeta d’abord un coup d’œil aux alentours pour être certain d’être seul et chercha de quoi fabriquer une civière. Il prit une bâche huilée toute neuve, plusieurs cordes, une couverture, et il mit autour de son épaule une sacoche dont il ne se séparait jamais. Enfin, il chaussa ses raquettes et s’assura que la voie était libre avant de rejoindre les Indiens. Personne ne venait sur la piste. Un coup d’œil à sa montre lui apprit qu’il était déjà neuf heures. Il lui fallait se hâter avant qu’elle ne soit trop fréquentée. L’homme retourna à l’abri et se mit à préparer la civière improvisée sous l’œil intrigué de l’Indienne, qui ne perdait pas de vue un seul de ses gestes. Il plia la bâche en deux puis l’étala sur la neige avant de passer la corde dans les œillets de l’une des extrémités pour fabriquer un harnais de fortune. Une fois prêt, il s’adressa à l’Indienne qui avait rejoint son compagnon dans le trou.

« Je descends, restez en bas. »

L’Indienne se plaqua contre la paroi de neige pour lui laisser plus de place. L’abri était exigü et, en se tournant, son bonnet s’accrocha à une branche qui dépassait. Il s’aperçut alors que le trou était en fait un igloo construit avec des branchages au-dessus d’une cuvette naturelle que la tempête de neige avait achevé de recouvrir, mettant ainsi les deux Indiens à l’abri du blizzard.

D’un geste sûr, il glissa une corde sous les aisselles de l’homme blessé et le positionna la tête dirigée vers l’ouverture pour pouvoir le tirer plus facilement hors du trou. De la main, il désigna les pieds de l’Indien et fit signe à la jeune femme de les attraper. Elle hocha la tête et se mit en

position. Son nez ne saignait plus, mais une couche de sang séché maculait le bas de son visage. L'homme blanc ressortit, puis il tira doucement sur la corde pour hisser l'Indien à l'extérieur. Une fois à l'air libre, il l'empoigna sous les aisselles tandis que la jeune femme le soulevait par les pieds et ils le déposèrent sur la bâche avec douceur.

L'homme défit alors la corde avant de se pencher sur la blessure qui avait recommencé à saigner. Il grimaça à la vue de l'orifice de la balle qui avait perforé l'épaule avant de se ficher dans l'omoplate.

- Il faut d'abord extraire la balle. Sinon, tu mourras d'ici peu, déclara-t-il en s'accroupissant à sa hauteur.

- D'accord, fais-le.

Tout en disant cela, il lui tendit le poignard qu'il tenait encore dans sa main. L'homme blanc s'en empara et lui jeta un coup d'œil appréciateur. La lame au tranchant impitoyable s'insérait parfaitement dans un manche en bois finement sculpté d'animaux et de feuilles dont les nervures délicatement ciselées témoignaient de l'adresse du sculpteur. Avec respect, il le déposa à portée de main, puis il quitta sa veste et son pull pour retirer sa chemise avant de se rhabiller très vite. Troublée, l'Indienne détourna les yeux et se mit à quatre pattes pour rechercher le coutelas qu'elle avait perdu pendant sa lutte. L'homme déchira la chemise de manière à obtenir de longues bandes de tissu ; ensuite, il sortit une flasque en métal de la poche intérieure de sa veste et la posa à côté du blessé qui suivait attentivement tous ses gestes. Entre-temps, la jeune femme avait récupéré son arme et l'homme lui fit signe de la lui donner. Elle secoua la tête en fronçant les sourcils, refusant de se retrouver à nouveau désarmée, mais l'homme insista. Pour mieux faire comprendre ses intentions, il mordit dans le poignard de son frère tout en montrant du doigt celui qu'elle tenait fermement. Après un instant d'hésitation, elle le jeta à ses pieds en prenant un air féroce qui le fit sourire et alla s'asseoir de l'autre côté de la civière pour lui faire face et le surveiller. L'homme hocha la tête en signe de remerciement, s'agenouilla à côté du blessé et sortit de sa sacoche une aiguille et du fil. Il croisa le regard étonné de la jeune Indienne.

« J'en ai toujours sur moi. »

Quand il fut prêt, il compara le tranchant des deux lames avec son pouce, garda la plus affûtée et plaça l'autre couteau devant la bouche de l'Indien pour qu'il en morde le manche. Ce qu'il fit dans un claquement sec de la mâchoire. Son regard se fit plus dur, indiquant qu'il était prêt à affronter la douleur. L'homme blanc admira son courage et sa détermination. D'un signe de la tête, l'Indien lui signifia qu'il pouvait commencer.

L'homme découpa soigneusement la tunique dont il écarta les pans pour dégager la blessure, puis il fit couler de l'alcool sur la lame avant d'entailler la chair. L'Indien tressauta, mordit plus fort le manche en serrant les poings de part et d'autre de ses flancs, mais ne poussa aucun gémissement. Stoïque, il supporta vaillamment la douleur tout en fixant le visage de l'homme blanc occupé à extraire la balle. Concentré sur sa tâche, il ne lui prêta pas attention, mais il sentait l'intensité de son regard. En face de lui, la Sioux observait avec anxiété chaque geste de l'homme blanc, comme si elle craignait qu'il puisse attenter à la vie de son frère.

Enfin, il brandit triomphalement la balle qu'il nettoya dans la neige.

« Cela fera un beau trophée ! », commenta-t-il en la montrant au guerrier.

Celui-ci hocha la tête en signe d'assentiment, le visage exsangue. L'homme la mit dans la poche de sa veste, puis il se rinça les mains avec des poignées de neige, maculant sa blancheur d'une traînée rougeâtre. D'une main qui ne tremblait pas, il enfila le fil dans l'aiguille et commença à recoudre la plaie qu'il avait auparavant copieusement arrosée de whisky. L'Indien fit la grimace et mordit plus fermement le manche sans le quitter des yeux. L'homme coupa le fil, arrosa encore d'alcool, puis il s'envoya une rasade avant de tendre la flasque à l'Indien. Ce dernier refusa en secouant la tête. Il versa donc le reste sur la plaie.

Il rangea la bouteille et l'aiguille avant d'ôter délicatement le poignard de la bouche du blessé. Sa mâchoire était si crispée qu'il dut forcer pour le dégager. L'Indien déglutit avec difficulté et passa sa langue sur ses lèvres gercées. Surpris, l'homme blanc remarqua que le manche était intact et qu'aucune empreinte de dent n'avait marqué le bois. Il le rendit à sa propriétaire et nettoya l'autre dans la neige. Avec les bandes de tissu, il fit un bandage serré et rabattit les pans de la tunique pour le couvrir.

« C'est fini. »

Pendant ce temps, son chien avait monté la garde, allongé sur la couverture, le museau posé sur ses pattes avant, suivant attentivement le moindre de ses gestes. Il se leva à contrecœur quand son maître tira dessus pour le chasser. Avec l'aide de la jeune femme, l'homme enveloppa le blessé dans la couverture et rabattit la bâche, qu'il maintint serrée avec une autre corde. Ensuite, il chaussa ses raquettes, enroula la corde autour de ses épaules et commença à tirer la civière. L'animal leur emboîta le pas en marchant sur la trace laissée par la civière, ce qui l'empêcha de s'enfoncer dans la neige tassée par le poids de l'homme. L'Indienne récupéra au fond de la cavité la couverture qui les avait protégés du froid, ramassa la sacoche ainsi que le couteau de son frère, et les suivit jusqu'à la route.

À deux, ils l'installèrent confortablement au fond du chariot. L'homme tendit une autre couverture à la jeune femme et lui fit signe de se coucher à côté de son frère pour qu'il puisse rabattre la bâche.

- Il faut vous cacher jusqu'à ce que nous arrivions. Les soldats patrouillent encore à la recherche de survivants.

- Où nous conduisez-vous ?

- Chez moi.

Malgré ses réticences, l'Indienne s'enroula dans les couvertures et s'allongea contre son frère qui, vidé de ses dernières forces, avait sombré dans un sommeil comateux. Elle regarda avec angoisse la bâche qui s'abattit sur eux, les plongeant dans l'obscurité. Se serrant

plus étroitement contre lui, elle posa son bras sur son torse massif, puisant le courage pour affronter l'inconnu dans les battements rassurants de son cœur. Aussi sourds et réguliers que les tambours qui résonnaient le soir au coin du feu dans le campement, ils décrivirent doucement jusqu'à n'être plus qu'une faible pulsation. Sa survie ne tenait qu'à un fil, aussi fin que celui de l'araignée qui tisse sa toile.

L'homme s'installa sur le siège conducteur, imité par Blacky qui reprit sa position favorite, et le chariot s'ébranla sur la piste.

**I**l leur fallut la journée et toute la nuit suivante pour regagner le ranch. Aux alentours de minuit, après avoir cheminé sans rencontrer de difficultés majeures et à une distance suffisante de la réserve, ils firent une halte pour reposer le cheval et manger un morceau.

La jeune femme émergea de la bâche en grimaçant, le corps endolori par des heures d'immobilité dans le froid. L'homme l'aida à descendre, puis il rassembla du bois dans un creux de neige et alluma un feu pour faire du café. Pendant ce temps, l'Indienne s'isola derrière un bosquet, tandis que le chien flairait une piste de gibier et disparaissait derrière un monticule de neige. Quelques minutes plus tard, l'homme tendit à l'Indienne un gobelet du breuvage chaud accompagné de pain et de fromage qu'elle accepta en le remerciant d'un signe de tête raide, sa fierté ainsi que sa méfiance naturelle l'empêchant d'apprécier ce geste simple de partage. Discrètement, il s'approcha de son frère, toujours inconscient, et vérifia s'il vivait encore. Son pouls était faible, mais régulier. Il avait une constitution solide et une robustesse propre à son peuple qui augmentaient sensiblement ses chances de survie. Il avait résisté à trois jours de blizzard avec une seule couverture en guise de protection alors qu'il était gravement blessé ; il tiendrait bien encore

quelques heures à l'abri dans le chariot. Ensuite, sans dire un seul mot, l'homme éteignit le feu en rabattant de la neige avec son pied, puis il s'enroula dans une couverture et s'installa en travers de la banquette tandis que Blacky montait la garde.

Indécise, l'Indienne le regarda un moment, immobile dans la nuit glaciale, longue et fine silhouette étroitement enveloppée dans sa couverture. Elle leva les yeux vers le ciel obscur voilé de nuages et chercha le faible halo qui indiquait la position de la lune. Tout était figé par le froid acéré qui régnait au cœur de la nuit, plantant ses griffes mortelles jusqu'à la moelle de toute vie qui oserait s'aventurer par ces températures polaires. Un profond silence régnait sur les environs, empreint du calme de l'absence. Absence de bruit, absence de mouvement. Même le cheval sommeillait, la tête baissée, vaincu par la fatigue. Elle croisa le regard doré du chien qui montait la garde aux pieds de son maître, le museau posé sur ses pattes antérieures, sentinelle solitaire prête à bondir au moindre danger. Rassurée par sa présence, elle se réfugia au fond du chariot sans rabattre totalement la bâche et fixa la voûte céleste pour guetter l'apparition, même brève, d'une étoile. En frissonnant, plus d'appréhension et d'incertitude que de froid, elle tenta de fuir les images d'horreur qui l'assaillaient sans aucun répit et se demanda si elle pourrait oublier cette journée marquée au fer rouge dans ses pensées et dans sa chair ou, du moins, si elle cesserait de penser, ne serait-ce que quelques minutes, au bruit assourdissant des canons et des fusils qui se répercutait en écho de part et d'autre du campement, aux cris des siens qui tentaient de fuir, aux plaintes des agonisants. Les poings serrés de colère et de rage contenues, elle garda obstinément les yeux ouverts fixés sur le halo qui luisait faiblement dans le vain espoir de chasser ce cauchemar qui l'assaillait jusque dans son sommeil. De crainte de s'assoupir, elle s'interdit de cligner des paupières, jusqu'à ce que des larmes de douleur et de chagrin ruissellent sur ses joues. Elle ne dormait toujours pas quand, après une heure seulement de repos, l'homme se redressa et

claqua de la langue pour repartir vaillamment à l'assaut des derniers miles.

À l'aube, ils arrivèrent enfin à destination. Le chemin, invisible sous le manteau neigeux qui s'étendait à perte de vue, était indiqué par un panneau en bois suspendu à deux poternes qui encadraient l'entrée. Sur la pancarte qui se balançait doucement en grinçant était gravée en grosses lettres blanches l'inscription « Bienvenue au Ranch Parker ». Au loin, les branches de quelques grands arbres solitaires perdus dans l'immensité des pâturages d'une blancheur immaculée ployaient sous le poids de la neige comme pour saluer son retour.

Pressé de rentrer chez lui, l'homme pesta après l'épaisse couche de neige qui ralentissait sa progression. Enfin, après être descendu à plusieurs reprises pour dégager les roues, il arrêta le chariot derrière le bâtiment principal, juste devant l'entrée de la cuisine qui donnait sur l'arrière-cour. À peine eut-il posé le pied au sol que la porte s'ouvrit sur une imposante femme noire qui s'essuyait les mains avec un torchon. Sobrement vêtue d'une robe longue en laine grise sur laquelle elle portait un tablier blanc, ses longs cheveux crépus striés de gris étaient retenus par une coiffe blanche. Les sourcils froncés, elle affichait une mine inquiète, aussitôt remplacée par un large sourire qui illumina son visage quand elle reconnut l'homme et son compagnon à quatre pattes. Blacky la rejoignit d'un bond, lui lécha la main au passage, puis s'engouffra dans la cuisine, pressé de retrouver sa gamelle.

- Bonjour, môssieu John ! Enfin vous voilà ! Je me faisais du souci !
- Bonjour, Mamola. J'ai eu un imprévu sur la route. Tenez-moi la porte ouverte, je vous prie. Savez-vous où se trouve Ted ?
- Il est parti faire une inspection du troupeau, môssieu, la tempête a été terrible, de nombreuses bêtes ont disparu.

John Parker parut contrarié par la nouvelle et rejeta la bâche d'un geste brusque. Les conditions climatiques dans les Grandes Plaines pouvaient être très rudes, tant pour les hommes que pour les animaux,

sans compter les cultures qui subissaient tempête, grêle, gel et autres aléas au fil des saisons. Il croisa le regard apeuré de la jeune Indienne allongée au fond du chariot et chassa aussitôt sa mauvaise humeur. Dans l'immédiat, il avait des choses plus urgentes à faire. Il lui tendit les mains pour l'aider à se relever et la conduisit à l'intérieur de la cuisine sous l'œil médusé de la gouvernante. Il retourna ensuite à l'attelage pour s'occuper du blessé. Il jeta un coup d'œil aux alentours, mais il n'y avait pas âme qui vive dans le ranch à cette époque de l'année, hormis Mamola, qui faisait office de gouvernante, et Ted, son contremaître. Il abaissa le battant arrière et sauta avec agilité sur le plateau pour défaire les cordes qui retenaient la bâche dans laquelle l'Indien était toujours enroulé. Ensuite, il le tira jusqu'à ce que ses jambes dépassent du chariot, redescendit d'un bond et, d'un geste puissant, le bascula sur son épaule.

Mamola ouvrit de grands yeux effarés quand elle vit passer son maître, mais elle ne fit aucun commentaire et se contenta de lui emboîter le pas en claquant la porte derrière elle pour chasser le froid. Parker continua sur sa lancée jusqu'à l'escalier qu'il gravit avec peine, encombré par son lourd fardeau. Du pied, il ouvrit la porte de sa chambre et déposa le blessé sur le lit. Lorsqu'il se retourna, il se retrouva nez à nez avec l'Indienne, qui l'avait suivi pour échapper à la vue de la femme noire qui la terrifiait. C'était la première fois qu'elle voyait un être de cette couleur de peau. Elle trouva refuge de l'autre côté du lit et se plaqua contre le mur. Mamola apparut à son tour et se tint sur le seuil en se tordant les mains avec anxiété, persuadée que son maître était devenu fou.

– Allez me chercher de l'eau bouillante ainsi que des linges propres pour faire des bandages. Et préparez-moi aussi votre fameux emplâtre magique pour soigner les blessures infectées.

– Bien, môssieu, répondit-elle en toisant la jeune Sioux d'un air pincé, contrariée par la présence des deux Indiens dans sa demeure.

Une fois la gouvernante sortie, l'Indienne se détendit et se rapprocha de son frère qui gisait immobile sur le lit tel qu'il avait été posé

quelques minutes auparavant. Terrassé par une forte fièvre apparue dans la nuit, il était inconscient depuis leur départ, et seul le faible mouvement de sa poitrine indiquait qu'il était encore en vie.

Parker écarta la couverture et défit les pansements de fortune. Il grimaça à la vue de la blessure qui s'était infectée. La peau était toute boursouflée et l'inflammation avait gagné les tissus voisins. L'Indien était brûlant de fièvre, et sans être médecin, il savait que son pronostic vital était engagé. Mais il n'avait pas eu d'autre solution. Sans son intervention, l'Indien serait probablement déjà mort de ses blessures ; il lui avait simplement accordé un sursis. Il attrapa tous les bandages souillés et les déposa dans un coin de la pièce. Ensuite, il se dirigea vers le meuble de toilette, versa de l'eau dans la bassine et se lava soigneusement les mains avec le bloc de savon. Il se rinça dans l'eau, répéta l'opération, mais cette fois-ci, l'Indienne le devança et se saisit du pichet pour lui rincer les mains. Étonné de la spontanéité de son geste, il la remercia d'un hochement de tête tout en s'essuyant à une serviette de toilette propre. Il terminait quand Mamola entra avec une marmite fumante qu'elle déposa sur la table de nuit. Sur son bras, elle avait posé des torchons propres qu'elle tendit à son maître.

- Merci.
- J'ai préparé l'emplâtre.
- Bien, apportez-le-moi.

John Parker entreprit de nettoyer la blessure à l'eau chaude avec un torchon qu'il jeta ensuite avec les bandages souillés. Il répéta l'opération jusqu'à ce que la blessure soit propre, puis il appliqua la mixture verdâtre préparée par la gouvernante et termina par un bandage.

- Voilà, c'est fini. Mamola, vous changerez l'emplâtre autant de fois que nécessaire. Vous lui ferez aussi avaler un peu d'infusion d'écorce de saule à la petite cuillère jusqu'à ce que la fièvre tombe.

Durant tout ce temps, l'Indienne s'était tenue de l'autre côté du lit et l'avait regardé agir sans intervenir, appréciant les gestes sûrs de

l'homme blanc qui semblait savoir ce qu'il faisait. En douce, elle avait reniflé le bol dans lequel il restait un fond d'emplâtre et avait grimacé à l'odeur qui lui était inconnue. Depuis, elle tripotait nerveusement son collier serti de pierres rondes polies de toutes les couleurs et son angoisse se reflétait sur son visage défait. Mamola eut pitié d'elle et sa fibre maternelle se réveilla quand elle réalisa que la femme était très jeune et qu'elle devait avoir à peine dix-huit ans. De sa démarche chaloupée, elle s'approcha d'elle et posa une main affectueuse sur son bras. L'Indienne sursauta et eut un mouvement de recul pour échapper à son contact. La gouvernante lui sourit gentiment.

– Venez ma petite, vous devez avoir faim. Je vais vous préparer quelque chose de chaud. Et puis, il faut vous changer et vous laver, vous êtes couverte de sang.

L'Indienne jeta un coup d'œil paniqué à Parker, mais il lui fit signe d'y aller.

– N'ayez crainte, Mamola va prendre soin de vous.

Peu convaincue, la jeune femme se laissa entraîner à contrecœur, non sans lui jeter au passage un regard suppliant. Parker lui fit un sourire rassurant et la regarda sortir, ému par sa détresse.

Mamola la conduisit au rez-de-chaussée, dans une pièce située à côté de la cuisine dont elle referma la porte derrière elles. Un grand baquet trônait au milieu du cabinet de toilette et un meuble bas occupait un pan de mur sur lequel étaient posés une bassine remplie d'eau, une brosse, un gros cube de savon et des serviettes propres. Un grand miroir était accroché au-dessus, et lorsque l'Indienne y vit son reflet, elle recula en poussant un cri plaintif. Afin de la rassurer, Mamola se planta devant le miroir pour rajuster sa coiffe tout en la regardant.

« Regardez, c'est pour se coiffer. Ce n'est pas une autre personne, c'est moi que vous voyez. »

Puis elle se tourna vers elle et lui tendit les mains.

« Approchez. »

L'Indienne fronça les sourcils et s'avança à pas prudents, gardant une certaine distance de sécurité avec cet étrange objet qu'elle voyait pour la première fois. C'était comme quand elle regardait son reflet dans l'eau de la rivière, sauf que celui-ci lui renvoyait une image nette. Elle passa un doigt sur la surface vitrée et sursauta à son contact glacé. Mamola rit doucement.

« Ça ne va pas vous mordre ! »

Elle lui prit gentiment la main et la guida pour toucher le miroir. La jeune femme appuya plus fort dessus en fronçant les sourcils, étonnée de sa résistance. Pendant ce temps, Mamola trempa une serviette dans l'eau, l'essora, puis nettoya avec délicatesse le visage de la jeune Sioux qui se raidit à son contact. Peu à peu, elle se détendit sous la douceur des doigts boudinés et le regard bienveillant de cette grosse femme noire qui s'occupait d'elle comme sa mère le faisait encore quelques jours auparavant. À présent, elle était morte, ainsi que son père et sa jeune sœur, tombés sous les balles des soldats. Des larmes perlèrent à ses yeux et elle les essuya d'un geste rageur.

« Allons, allons, ma jolie » fit Mamola en la serrant contre son opulente poitrine.

D'abord surprise, l'Indienne tenta de se dégager, mais gagnée par l'affection et la douce chaleur qui rayonnaient de cette étrange femme, elle se laissa aller dans son étreinte et se mit soudain à pleurer. Mamola la garda serrée contre elle jusqu'à ce que ses sanglots se tarissent.

« Venez ma jolie, je vais vous recoiffer. »

D'une main experte, elle détacha ses nattes échevelées, coiffa et lissa les longs cheveux soyeux d'un noir de jais, puis lui refit deux tresses. Ensuite, elle l'entraîna dans la cuisine, où elle la fit asseoir à la table.

« Je vais vous préparer quelque chose de chaud. »

Tout en chantonnant, elle s'affaira devant la cuisinière à bois qui ronflait agréablement. Quelques minutes plus tard, elle déposa devant la jeune fille un bol de soupe fumante accompagnée d'une épaisse tranche de pain recouverte de généreuses portions de fromage. Par

habitude, la jeune femme renifla avec méfiance l'étrange pâte d'un jaune douteux, puis elle grignota délicatement un petit bout pour goûter. D'abord surprise par son goût, elle mordit finalement avec voracité dans sa tartine, qu'elle avalait sans mâcher en buvant à même le bol, et la gouvernante dut intervenir avant qu'elle ne s'étouffe.

« Non, non, lentement, ça fait trop longtemps que vous n'avez pas mangé. Vous allez être malade si vous avalez tout rond sans mâcher ! »

D'une main autoritaire, elle attrapa une cuillère et lui fit manger la soupe. L'Indienne la regarda avec de grands yeux, mais elle se laissa faire avec docilité. Elle termina sa collation en mâchonnant lentement sous le regard faussement sévère de la nourrice.

Pendant qu'elle léchait avec application le bol vide, Mamola entra dans la pièce contiguë qui lui servait de chambre et en ressortit aussitôt avec une chemise de nuit blanche en coton soigneusement pliée. Elle la prit par la main pour la raccompagner à l'étage et la fit entrer dans la chambre voisine de celle où se reposait son frère. Elle lui tendit alors la chemise.

« Déshabillez-vous, je vais laver vos habits. »

L'Indienne prit le vêtement mais refusa de la tête tout en la désignant du doigt.

« Bon, je me tourne », soupira Mamola en levant les yeux au ciel.

Après un instant d'hésitation, la jeune fille quitta ses bottes en cuir souple, ses longues guêtres, puis sa robe à manches longues, mais au lieu d'enfiler cette drôle de tunique blanche, elle préféra s'enrouler dans la couverture posée en courtepointe sur le dessus-de-lit. Mamola se retourna et ne fit aucun commentaire en la voyant emmaillotée de la sorte. Elle haussa les épaules, ramassa les vêtements en peau et sortit de la chambre.

Une fois seule, l'Indienne regarda autour d'elle en quête d'un abri. Elle jaugea le lit d'un air suspicieux, refusant de se coucher dans ce drôle d'objet en hauteur. Elle avisa deux chaises dans chaque coin de la chambre, regarda à nouveau le lit en plissant les yeux et, soudain, son

visage s'illumina. Sans faire de bruit, elle installa les deux chaises dos à dos de part et d'autre des pieds du lit, arracha le dessus-de-lit, les draps et les couvertures, puis se fabriqua une tente de fortune en jetant une couverture par-dessus les chaises. Comme elle s'affaissait en son milieu, elle chercha dans la pièce de quoi renforcer la structure. Son regard s'arrêta sur l'armoire. Elle ouvrit les portes et délogea une étagère qu'elle cala à cheval sur les deux dossiers. Satisfaite, elle plia le dessus-de-lit pour se faire un matelas, se glissa sous la toile et s'enroula dans l'autre couverture. Épuisée par les événements de ces derniers jours, elle sombra rapidement dans un sommeil agité de cauchemars.

FIN DE L'EXTRAIT

Il vous reste 92% du livre à lire sur la version complète

## TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

Copyrights.....	2
Résumé.....	4
Avertissement.....	5
Dédicace.....	6
Citation.....	7
1.....	8
2.....	16
3.....	28
4.....	37
5.....	49
6.....	58
7.....	69
8.....	82
9.....	95
10.....	108
11.....	121

12.....	128
13.....	131
14.....	142
15.....	151
16.....	162
17.....	174
18.....	183
19.....	197
20.....	210
21.....	223
22.....	239
23.....	255
24.....	265
25.....	275
26.....	284
27.....	296
28.....	310
29.....	317
30.....	327
31.....	340
32.....	349
33.....	359
34.....	370
35.....	379
36.....	387
37.....	395
38.....	407
Citation.....	412

Chronologie.....	413
Glossaire.....	415
Note de l'auteur.....	419
Bibliographie/sources.....	421
Addendum.....	423
À propos de l'auteur.....	424
Ce livre vous a plu ?.....	430
Découvrez nos autres livres.....	432